LE

…IERON DE SALERNE

OU

LES SOUHAITS,

COMÉDIE-FÉERIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL;

marc antoine madeleine / de chavagnac, / michel joseph

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 17 Février 1814.

SECONDE ÉDITION.

PRIX : 1 fr. 25 c.



PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PERVONTE	M. *Brunet.*
BOBINA, sa Mère	Mad. *Vautrin.*
Le Prince DE SALERNE	M. *Dubois.*
ROSAFIERA, sa Fille	Mlle. *Cuisot.*
LE SÉNÉCHAL	M. *Potier.*
DIAMANTINE, Fées	Mlle. *Pauline.*
ROSALINDE, Fées	Mlle. *Aldégonde.*
SYLPHIDE, Fées	Mlle. *Maria.*

Deux Enfans.

Ecuyers.

Chasseurs.

Personnes de la Cour.

Villageois et Villageoises.

Le théâtre représente l'intérieur d'une forêt. A la droite du spectateur est un berceau de feuillage.

LE BUCHERON DE SALERNE,

Comédie-Férie en un Acte.

SCENE PREMIÈRE.

PERVONTE *seul, assis au pied d'un arbre, ayant une hache à côté de lui; il mange un morceau de pain qu'il frotte d'ail.*

Ah! v'là un p'tit rayon d'soleil qui n'laisse pas que d'ben faire... Jarni! queu sabat il y a eu là haut c'te nuit! queu vent! queu pluie! queu grèle et queu tonnère... on aurait dit d'la fin du monde... Hé ben, je m'disais tant mieux, je n'aurons pus rien à faire. Il y a si long-tems que je n'demandons que ça... Mais pas du tout, v'là que l'jour arrive, que l'beau tems revient, que j'étends les bras, que je m'frotte les yeux, que je saute à bas d'ma botte de paille, et que ma mère me dit en tournant son rouet: Tiens, Pervonte, v'là un morceau d'pain bis frotte d'ail, prends not vieille carabine, vas dans la forêt nous tuer quelque chose pour dîner, et comme la tempête de c'te nuit a dû casser beaucoup d'branches sèches, fais un fagot aussi lourd qu'il te sera possible de le porter. mets-le sur tes épaules, et r'viens bien vîte l'apporter à la maison pour faire cuire ta chasse. Elle n'est pas gênée, ma mère, de m'envoyer comme ça me casser bras et jambes, par le tems qu'il fait encore.... c'est si bon d'ne rien faire!

Air : *Adieu, pauvre Perrette.*

Jarni, si la nature
Avait mieux raisonné,
A chaque créature
Elle n'aurait donné
Des yeux qu'pour sommeiller
Sur un mat'las ben tendre,
La bouche qu'pour bailler,
Et les bras qu'pour l's'étendre.

(*On entend le tonnerre.*)

Hé ben! hé ben! v'là-t-il pas le tonnerre qui regronde. Hé! vîte, hé vîte, courons faire not' fagot, avant que ça n'devienne pus fort. (*Il sort lentement.*)

SCÈNE II.

Les TROIS FEES, *arrivant sur un nuage.*

DIAMANTINE.

Oh! la belle forêt, mes sœurs, arrêtons-nous y un instant.

ROSALINDE.

Volontiers, un peu de repos ne nous sera pas inutile, après la tournée que nous venons de faire.

SILPHIDE.

Elle a été plus rapide qu'heureuse.

DIAMANTINE.

Mais aussi de quoi nous avisons-nous de chercher à découvrir un homme assez ami de ses semblables pour les obliger et les secourir, sans aucun espoir de récompense.

ROSALINDE.

Je vous avais bien prédit que nous perdrions nos pas, vous n'avez pas voulu me croire.

DIAMANTINE.

Tout-à-l'heure encore, quand nous nous sommes présentées sous la livrée de l'indigence, au château du prince de Salerne, comment avons-nous été reçues ? Aussi, je veux que la chasse qu'il va faire, soit aussi sèche que son accueil. Quand à sa fille, je lui réserve une leçon dont elle se souviendra longtems.

ROSALINDE.

Mais, ma sœur, nous devions nous y attendre.

Air :

Oser concevoir le projet
De courir à la découverte,
De mortels, dont, sans intérêt,
Aux bienfaits l'âme soit ouverte ;
C'est comme ce navigateur
Fameux par ses travaux sur l'onde,
Vouloir parvenir à l'honneur
De découvrir un Nouveau Monde.
On y va deux, on en r'vient trois,
V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.

(On entend un coup de fusil.)

SCENE III.

Les mêmes, LE SENECHAL.

LE SÉNÉCHAL, *accourant.*

Le diable soit de la chasse et des chasseurs! voilà la troisiè-

me fois qu'ils tirent sur moi, croyant tirer sur la bête. Quelle manie aussi a monseigneur de vouloir que je courre le lièvre avec lui. Je vous demande un peu comme c'est la place d'un sénéchal!

DIAMANTINE.

Ah vous êtes...

LE SÉNÉCHAL.

Imbécille! moi, qui n'appercevais pas ces dames... je vous demande pardon; la frayeur grossit tellement les objets, que je n'avais pas l'honneur de vous voir. (*à part.*) Elles sont très-belles.

ROSALINDE.

Rassurez-vous, maintenant le péril est passé.

LE SÉNÉCHAL.

Je ne sais si c'est une erreur, ou si je me trompe, mais il me semble que vous ne faites pas partie des dames qui courent le gibier.

DIAMANTINE.

Non. Nous sommes trois voyageuses que le désir de parcourir cette belle forêt a fait descendre de voiture, et la curiosité nous a entraînées si loin, que nous ne savons plus comment nous y sommes entrées, ni comment nous en sortirons.

LE SÉNÉCHAL.

Vous n'êtes pas les premières belles qui se soient perdues dans un bois.

SILPHIDE.

Que veut dire M. le sénéchal?

LE SÉNÉCHAL.

Ah! ah! allons, allons; vous m'entendez bien, et vous n'êtes pas arrivées à votre âge sans savoir la chanson. *(Il chante.)*

On y va deux, on en r'vient trois,
V'là c' que c'est qu' d'aller aux bois.

Mais à propos de bois, j'oublie que je ne sais ce que mon illustre élève est devenue dans le désordre de la chasse. Peste! si le prince, son père, savait que je l'ai perdue de vue un seul instant, il n'y ferait pas bon pour moi.

DIAMANTINE.

Cette princesse a donc bien besoin d'être surveillée?

LE SÉNÉCHAL.

Pas positivement elle, car sa fierté, sa hauteur semblent mettre une barrière impénétrable entre son cœur et l'amour.

ROSALINDE.

Et aucun chevalier ne lui a paru jusqu'ici digne de sa main?

LE SÉNÉCHAL.

Aucun. Entre nous, mon élève n'est autre chose qu'une

prude, autrement dit (*à l'oreille*) une bégueule, dont l'éducation me coûte plus de soins que je n'ai de cheveux sur la tête. Heureusement, grâce à mes leçons et à ma surveillance, je la garantis la plus sage des princesses du palais.

DIAMANTINE.

Oui, mais on prétend que ce cœur si bien fermé à l'amour, est également à la bienfaisance.

LE SÉNÉCHAL.

Mon dieu! il l'est à tout, et c'est ce qui me désole.

DIAMANTINE, *bas à ses sœurs.*

Nous réduirons ce cœur dur et cet esprit impérieux.

ROSALINDE.

Mais avez-vous soin de lui donner quelquefois l'exemple de la générosité.

LE SÉNÉCHAL.

Moi. (*tirant son mouchoir.*) il ne se passe pas de jour, pas d'heures, que je ne sorte quelque chose de ma poche pour soulager tout ce qui est né... malheureux.

DIAMANTINE.

Puisque votre humanité va jusque-là, vous ne refuserez sans doute pas de nous être utile.

LE SÉNÉCHAL.

Parlez, parlez, mesdames, je suis à votre service de la tête aux pieds.

DIAMANTINE.

Nous n'en voulons pas tant. Il s'agit seulement de nous aider à retrouver dans le bois nos gens et notre voiture.

LE SÉNÉCHAL.

Ah diable, vous ne savez donc pas que la forêt est immense.

ROSALINDE.

C'est justement pour cela que nous avons besoin d'un guide et d'un chevalier.

LE SÉNÉCHAL.

A la bonne heure, mais permettez-moi de vous dire qu'après les trois coups de fusil auxquels j'ai eu le bonheur d'échapper, je ne suis nullement tenté de rentrer dans l'épaisseur de la forêt, où une quatrième méprise pourrait fort bien me mettre à 'ombre.

DIAMANTINE.

Comment, vous, qui vous annonciez pour un homme si galant et si généreux, vous vous refusez...

LE SÉNÉCHAL.

Ecoutez donc, mesdames, *primo mihi*, ce qui veut dire en bon français, charité bien ordonnée commence par soi-même.

Et d'ailleurs abstraction faite des coups de fusil, j'aurai l'honneur de vous observer que nous sommes environnés dans cette forêt de sangliers, loups, ours, et autres individus de même espèce que votre fraicheur appétissante pourrait bien attirer sur mes traces.

SILPHIDE, *feignant la crainte.*

Comment, des animaux dans cette forêt ?

LE SÉNÉCHAL.

Elle en est encombrée, et au moment où vous y pensez le moin, vous avez une bête à côté de vous.

LES TROIS FÉES.

Nous ne vous quittons plus.

Morceau d'Ensemble.

Air de *Zémire et Azor.*

LES TROIS FÉES.

Ah! sénéchal, daignez, de grâce, *(bis)*
Hors de ce bois reconduire nos pas.

LE SÉNÉCHAL.

Non, mesdames, je ne puis pas. *(bis)*
Non, non, non non, je ne puis pas,
Vu le danger qui m'y menace.
Vivre pour vous est un bonheur,
Mais mourir, ma foi, serviteur.

LES TROIS FÉES.

Sans vous, ma perte est certaine.

LE SÉNÉCHAL.

Non pas, non pas.

SILPHIDE.

Ah! daignez conduire nos pas.

LE SÉNÉCHAL.

Non pas, non pas.

ROSALINDE.

Vous voulez donc notre trépas ?

LE SÉNÉCHAL.

Non pas, non pas.

DIAMANTINE.

Prenez pitié de notre peine,
Et sans tarder donnez-nous votre bras.

LE SÉNÉCHAL.

Non, mesdames, je ne puis pas. *(bis)*
Chez monseigneur l'heure m'appelle.

LES FÉES.

Ame cruelle !

LE SÉNÉCHAL.

L'heure m'appelle.

LES FÉES.

Quel désespoir !

LE SÉNÉCHAL.

C'est mon devoir.

LES FÉES.

Quoi! rien ne peut vous émouvoir? *(bis)*

LE SÉNÉCHAL.

Je dois me rendre à mon devoir. *(bis)*

LES FÉES.

Quel désespoir !
Voyez nos pleurs et notre âge.

LE SÉNÉCHAL.

Je ne vois que mon effroi.

LES FÉES.

Ne serait-ce pas dommage ?

LE SÉNÉCHAL *à part.*

Fuyons vite, du courage !
Si je reste davantage,
Si je me rends, c'est fait de moi.

LES FÉES.

Voyez nos pleurs et notre effroi,
Prenez, prenez pitié de moi.

LE SÉNÉCHAL *s'enfuyant.*

Chacun pour soi, voilà ma loi.

SCÈNE IV.

LES FÉES, *seules.*

DIAMANTINE.

Allons, je vois qu'ils se ressemblent tous, et que ce vieux et laid Sénéchal ne vaut pas mieux que la jeune et belle princesse.

SILPHIDE.

Aussi ne suis-je pas d'humeur à me fatiguer davantage pour courir après une chimère. Je vous abandonne cet honneur.

ROSALINDE.

Grand merci de la préférence, mais nous n'avons pas plus de tems à perdre que toi.

DIAMANTINE.

Rien n'est encore désespéré, mes sœurs.

ROSALINDE.

Es-tu folle? Quand la cour et la ville ne nous ont pas offert ce que nous cherchions, tu espères encore ?

DIAMANTINE.

Air : *J'arrive à pied de province.*

Si des cours l'orgueil exile
L'être malheureux,
Si pour ressource à la ville,
Il n'a que des vœux,
Hé bien, sous le toît champêtre,
Mes sœurs, descendons,
Là, nous chanterons peut-être :
Au dernier les bons.

ROSALINDE.

Mais avant tout, prenons un moment de repos.

SILPHIDE.

Volontiers. Justement ce bois, par son calme et sa fraîcheur, semble nous inviter au sommeil.

DIAMANTINE.

En ce cas, nous pouvons renvoyer notre voiture.

(*Elle fait un mouvement de baguette, et le nuage disparaît; elles se grouppent sous le berceau et s'endorment au son d'une musique aérienne*)

SCENE V.

Les FEES, *endormies*, PERVONTE, *un fagot sur l'épaule.*

PERVONTE.

Diable de fagot! va, qu't'es lourd! tu peux ben dire que j'te porte sur les épaules. (*Il le jette à terre.*) Avec çà que c'n'est qu'la moitié d'la besogne. V'là ben c'qu'il faut pour faire cuire, mais quoi cuire? l'dîner court encore; j'nons pas seulement apperçu l'ombre d'une bête. (*il apperçoit les trois Fées.*) Ah! jarni, qu'est-c'que j'voyons donc là? çà fait trois biaux brins d'filles tout de même... qu'est-ce que j'dis donc, filles? çà doit être au moins des princesses. Les belles robes, quelle argenterie! queu dorures, et queu jolies petites mines donc! c'est sans doute des dames du château. Faut qu'alles soient folles pour avoir troqué leux lits pour celui-là et par l'tems qu'il fait encore... il m'vient une idée... c'feuillage les abrittera ben d'la pluie, mais pas des bêtes fauves qui font leux sabat dans c'te forêt... (*un loup traverse la forêt.*) Allons, Pervonte, ta carabine est chargée, il faut rester là jusqu'à ce qu'elles s'éveillent... O ventregué! on a bien raison de dire qu'en parlant du loup on en voit la queue. Vîte pendant qu'il a le dos tourné.

(*Il tire et tue le loup.*)

LES TROIS FÉES, *s'éveillent en sursaut et jettent un cri.*

Ah!

PERVONTE.

Çà vous a réveillé... j'ai pourtant tiré l'plus doucement que j'ai pu; mais c'est égal, la bête est morte.

ROSALINDE.

Que veut dire cet homme?

PERVONTE.

J'vous réponds que l'loup était d'taille à vous faire passer un vilain quart-d'heure.

LES TROIS FÉES.

Un loup!

DIAMANTINE.

Et c'est toi qui nous en a délivrées ?

PERVONTE.

Et qui donc?.. çà vous étonne ?

DIAMANTINE.

Quel motif a pu t'engager à nous rendre ce service ?

PERVONTE.

L'envie de n'pas laisser à la gueule du loup trois belles dames qui certainement valent ben l'coup d'fusil que j'ons tiré.

(Il rit niaisement.)

DIAMANTINE.

Je vous avais bien dit, mes sœurs, qu'il ne fallait désespérer de rien... ton bon cœur aura sa récompense.

PERVONTE.

Ah pardi! il n'y a pas de quoi.

ROSALINDE.

Pervonte, c'est à présent notre devoir.

PERVONTE.

Tiens, qu'est-ce donc qui vous a dit mon nom ?

DIAMANTINE.

Notre puissance... apprends donc que nous sommes des fées.

PERVONTE.

Ah ! (*à part.*) Qu'est-ce que c'est donc çà, des fées ?

DIAMANTINE.

On dit beaucoup de mal de nous, mais au moins tu reconnaîtras que nous ne sommes point ingrates : souhaites seulement, et tu verras.

PERVONTE.

Que je souhaite ?

ROSALINDE.

Oui.

PERVONTE.

Et tout ce que je souhaiterai, je l'aurai ?

LES TROIS FÉES.

Sur-le-champ.

PERVONTE.

Tiens, çà s'rait drôle! essayons donc...

(Il se met un moment à l'écart pour réfléchir ; pendant ce tems, l'une des fées a d'un coup de baguette, fait revenir le nuage, sur lequel elles montent toutes les trois et disparaissent.)

SCENE VI.

PERVONTE, *seul réfléchissant.*

Hé ben, v'là ma pauvre mère qui se fait bien vieille et qui

n'peut guère plus marcher, si je lui souhaitions une bourrique qui la porterait partout où c'quelle aurait envie d'aller, çà s'rait autant de douceur pour elle, et puis avec çà un morceau d'salé dans la marmite et du pain dans la huche : ce serait autant d'gagné pour mes bras et pour mes jambes... Oui, c'est dit, mesdames les fées, v'là ce que je souhaitons d'abord..... (*Ne les voyant plus.*) Hé ben, les v'là envolées!.. bon voyage, belles engeoleuses. A les entendre, on aurait dit qu'elles allaient remplir mes poches de pistoles... Ah! bah! c'était trop beau pour y croire... Allons, mettons que je n'ai vu personne, et retournons à notre fagot... Quoique çà, je n'sommes pas fâché de c'que j'ons fait pour elles. (*Pesant le fagot.*) Allons, diable de paquet! t'es pas devenu moins lourd que t'étais, toi... Saperlotte! pourquoi faut-il que je te porte? j'aimerais ben mieux être porté par toi jusqu'à la maison. Un ch'val comm' çà n'serait pas difficile à monter, çà s'rait fait en deux tems. (*Enfourchant le fagot.*) Une, deux, et trotte. (*Le fagot s'élève et emporte Pervonte.*) Hé ben! hé ben! holà! eh miséricorde! doucement donc!... Ah mon dieu! mon dieu, mon dieu! est-c'que ce s'rait déjà un tour de mesdames les fées! Moi, je n'l'avais dit que pour rire, et elles y vont tout d'bon... Allons, j'vois ben que c'n'est pas un fagot qu'elles m'ont fait... par ma fine, au p'tit bonheur.

Air : *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

J'vois qu'ell' ne m'tendaient pas d'z'embûches,
En disant qu'j'aurais
Tout ce que je souhait'rais;
Me v'là trottant sur des cotrets :
L'bel animal !
Ah ! l'joli ch'val !
Animez-vous, trémoussez-vous, animez-vous, bûches,
Et galoppez donc,
Zon, zon, zon, zon,
A la maison.

(*Elle sort au galop sur son fagot.*)

SCÈNE VII.

Le Théâtre change et représente la lisière du bois et le village On voit la cabane de la mère de Pervonte.

BOBINA, *seule, tricotant.*

Allons, v'là la matinée qu'avance, et je n'vois pas encore arriver mon paresseux d'fils, ça commence à m'inquiéter. Mettons-nous là à travailler sur not' porte, je l'verrons v'nir d'pus loin. (*Elle se met à son rouet et file.*) Ah mon Dieu!

mon Dieu! qu'c'est malheureux, quand on a l'bonheur d'être mère, d'avoir pour fils une pareille souche!

Air: *Il y a soixante ans et plus.*

Bâiller au seul mot d'travail,
Ronfler à l'aspect d'l'ouvrage,
Frotter l'matin son pain d'ail,
C'est tout c'que peut (*bis*) son courage;
Porter du bois à son âge,
N'tu' pourtant pas la santé:
Quarante ans et davantage,
Son père en a bien porté.

(*On entend le son du cor.*)

Ah! mon Dieu! j'entends la chasse qui approche; rentrons ben vite, j'n'sommes pas costumée pour recevoir toute la cour. (*Elle rentre.*)

SCENE VIII.

LE PRINCE, ROSAFIERA, Chasseur, Piqueurs.

Air: *Chagrin d'amour s'envole au gré du vent.*

ROSAFIERA.

Nous, qui dans le bois
Avons tant d'adresse.

LE PRINCE.

Nous, qui dans le bois
Sommes tant adroits.

TOUS.

Nous, qui dans le bois, etc.

ROSAFIERA.

Non, non, jamais, je crois,
Nous n'avons tous eu tant de maladresse.

LE PRINCE.

Non, non, jamais, je crois,
Nous n'avons tous été si maladroits.

TOUS.

Non, non, jamais, je crois, etc.

ROSAFIERA.

Ce qui nous arrive aujourd'hui est incompréhensible.

LE PRINCE.

Dis donc inimaginable, prodigieux. Comment! dire qu'il me passe, à-la-fois, une perdrix sur la tête, un lièvre sous le nez, un sanglier entre les jambes, sans que j'aie pu en avoir pied ou aile!

ROSAFIERA.

Que ma fierté souffre de cette vexation!

LE PRINCE.

Mais ce qui me passe, c'est ce loup... as-tu vu le loup, ma fille?

ROSAFIERA.

Comme je vous vois, rien n'a échappé à mon œil pénétrant.

LE PRINCE.

C'est qu'il m'attendait à quinze pas, en me regardant d'un air goguenard, comme s'il était sûr que j'allais le manquer.

ROSAFIERA.

Pour Dieu, mon père, et au nom de ce que nous nous devons, défendez, sous peines des châtimens les plus sévères, qu'aucun témoins de notre honte, en répande le bruit.

LE PRINCE.

Et mes chiens qui n'avaient plus de nez, au point de ne pas sentir les coups de fouet que je leur donnais.

ROSAFIERA.

Une puissance, plus qu'humaine, peut seule avoir confondu mon adresse et mon courage.

LE PRINCE.

Les maudits chiens! je suis contre eux d'une humeur de dogue.

ROSAFIERA.

A propos de cela, mon cher gouverneur, votre grand sénéchal aurait-il aussi été victime de la fatalité qui nous poursuit?

LE PRINCE.

Je ne sais, nous l'avons perdu dans le désordre de la chasse.

ROSAFIERA.

Rentrer au château sans avoir une bête à montrer !

LE PRINCE.

Ce n'est pas notre habitude; mais rassure-toi, nous rentrerons par la basse-cour, et personne ne sera instruit de notre mésaventure, que nos gens.

ROSAFIERA.

Qui, j'espère, n'auront garde de contrevenir aux ordres que je vais leur donner.

RECITATIF.

Piqueurs, chasseurs, vous tous soumis à ma puissance,
Qui voyez la victoire échapper à mes mains,
Approchez et faite silence,
Pour écouter mes ordres souverains.

SCENE IX.

Les Précédens, PERVONTE *à cheval sur son fagot et suivi de tout le village.*

CHOEUR.

Air : *Ah ! le bel oiseau.*

Ah ! l'beau ch'val, en vérité !
Qu'il est preste !
Qu'il est leste !

Ah ! l'beau ch'val, en vérité !
Comme il vous est fagotté !

PERVONTE.

Il est un peu maigre, mais
C'qui fait qu'j'aime cette bête,
C'est qu'ell' n' rue et n'mord jamais,
Vu qu'ell' n'a ni pied, ni tête.

CHOEUR.

Ah ! l'beau ch'val, etc.

PERVONTE.

Ce cheval par vous raillé
Est ben plus malin qu'les vôtres :
Car au lieu d'être étrillé,
Il étrillerait les autres.

CHOEUR.

Ah ! l'beau ch'val, etc.

PERVONTE.

Quoiqu'çà, monter un cheval com'çà, à poil, c'est un peu dur, on l'y sent trop les côtes. (*il descend.*)

ROSAFIERA.

Silence !

LE PRINCE.

Il est donc dit que tout ce que je verrai aujourd'hui tiendra du prodige ? dis-moi, ma fille, connais-tu rien de plus étonnant qu'un fagot qui galoppe ?

ROSAFIERA.

Oui, mon père, et c'est l'insolence de ces misérables, qui, non contens d'avoir eu l'insolence de m'interrompre, osent encore se permettre devant moi des éclats de rire indécens.

PERVONTE.

Bien dit, ma belle dame, tencez-les un peu, v'là deux heures qu'ils sont à mes trousses et à celles de mon cheval pour nous turlupiner tous deux, l'un portant l'autre.

ROSAFIERA.

Et c'est pour un pareil animal que l'on oublie le respect qui m'est dû ?

PERVONTE.

Animal ! ah ! doucement ; duquel parlez-vous ? Est-ce de l'homme ou de la bête ?

ROSAFIERA.

Tu oses interroger la princesse Rosafiera ?

PERVONTE.

La prince Rosafiera ! hai ! hai ! qu'est-ce que j'ons fait là ?

LE PRINCE, *prenant Pervonte par l'oreille.*

Qui es-tu pour parler de la sorte à l'illustre héritière de l'auguste prince de Salerne ?

ROSAFIERA.

Faut-il le demander ? et ce langage grossier, et ces traits

difformes n'annoncent-ils pas l'opprobe de l'espèce humaine et le rebut de la nature ?

PERVONTE, *à part.*

Voyez-vous ça ? elle ne prend pas de mitaines pour me le dire.

ROSAFIERA.

C'est trop nous compromettre avec un pareil monstre. . . . Sortons, mon père.

PERVONTE.

Monstre ?

LE PRINCE.

Oui, ma fille, laissons-là ce manant.

PERVONTE.

Manant !

LE PRINCE.

Et viens oublier dans les plaisirs d'une cour aussi noble que brillante, les contrariétés de notre chasse et la sottise de ce malotru.

PERVONTE.

Malotru !

ROSAFIERA, *à Pervonte.*

Air : *Il faut quitter Golconde.*

C'en est fait de toi, misérable,
Si ta figure épouvantable
Approche encore de mes appas.
(*Aux villageois.*)
Et vous, sujets de mes états,
Jusqu'au palais suivez mes pas.

LE PRINCE.

Allons, ma fille, allons à table
Sabler un nectar délectable,
Et si, pendant ce gai repas,
L'appétit ne nous manque pas,
Nous n'aurons pas perdu nos pas.

Ensemble.

LES VILLAGEOIS, *à demi-voix.*

Quel caractère abominable !
C'est moins une femme qu'un diable :
Si méchante avec tant d'appas !
Mais n'lui désobéissons pas,
Jusqu'au palais suivons ses pas.

PERVONTE.

Quel caractère abominable !
C'est moins une femme qu'un diable ;
Fait-elle assez son embarras ?
Comme ell' vous met son monde au pas.
Mais moi, tout çà n'm'épouvant' pas.

TOUS.

Suivez mes pas,
Suivons ses pas.

[*Ils sortent.*]

SCÈNE X.

PERVONTE, *ensuite* BOBINA.

PERVONTE.

Est-elle méchante ? Ah ! je suis un manant ! un monstre ! un malotru ! un... Comment donc qu'elle a dit ça ? un r'but d'la nature ! quand j's'rais encore plus laid... Tiens, pour t'appendre à être si fière, j'voudrais que l'diable te rendit mère à l'instant même, oui, à l'instant même, de deux marmots tout grandelets et aussi bien tournés que moi, j'varrions un peu queu mine qu'tu ferais.

(*Un amour, tenant une légende en transparent portant ces mots* : Ton vœu sera exaucé, *traverse le théâtre.*)

BOBINA, *sortant de sa cabane.*

Est-ce que j'nons pas entendu sa voix? (*apercevant Pervonte.*) Ah ! te voilà enfin, as-tu été assez long-tems ?

PERVONTE.

Long-tems ! bah ! j'sommes revenu au grand galop.

BOBINA.

Au grand galop ! tu mérit'rais que j'en donne un... Voyez s'il rentrera seul'ment c'fagot à la maison !

PERVONTE.

Y rentr'ra ben tout seul, s'il veut.

BOBINA.

Veux-tu ben l'emporter tout-à-l'heure ?

PREVONTE.

L'emporter ? y m'emporterait plutôt lui-même.

BOBINA.

Grand fénéant, grand lâche !

PERVONTE.

Vous criez, vous criez.... Est-ce que ce matin, j' n'en ons pas abattu d' la besogne?

BOBINA.

Oui, belle poussée qu'ton fagot !

PERVONTE.

Ma mère, n' vous en moquez pas, y a fagots et fagots, comme dit l'autre.

BOBINA.

Allons, va mettre ça dans la cheminée.

PERVONTE.

Dans la cheminée ? Dites donc à l'écurie.

BOBINA.

A l'écurie !

PERVONTE.

Sans doute. Un cheval comm' ça n'a pas besoin qu'on lui mette l' feu sous l' ventre.

BOBINA.

Ah ! çà, dis-moi, est-ce que t'es dev'nu fou ?

PERVONTE.

Ah ! ben oui, fou. Vous ne savez donc pas que c' bois là n'est pas un fagot... je veux dire que ce fagot-là n'est pas du bois ? parce que les trois princesses qui dormaient, quand le loup est venu, avec un' robe d'or et d'argent...

BOBINA.

Un loup qui avait une robe ?

PERVONTE.

Eh ! non, les princesses qui se sont réveillées sur le coup, et qui m'ont dit que j' n'avais qu'à dire, et qu'en reconnaissance de ce que j'avais tiré sur la bête, j'aurais tout d'suite.... bah ! est-ce que j'sais ? tout ce que je voudrais, quoi... C' qui fait qu' quand j'ai été pour porter l' fagot, il a pris le mors aux dents et me v'là.

BOBINA.

Ah çà, auras-tu bientôt fini de te moquer d' moi ?

PERVONTE.

J'étais bien sûr que vous n'y comprendriez rien du tout, puisque moi qui l'ai vu, je n'sais pas encore c'que çà veut dire ; mais çà n'est pas moins vrai, et vous en croirez p' têtre tout l' village et toute la cour qui m'ont vu arriver dessus.

BOBINA.

Dessus... Dessus... dessus quoi ?

PERVONTE.

Eh ! pardine, sur le fagot.

BOBINA.

Ah ! mon dieu, mon dieu ! je l'avais bien dit, sa tête n'y est plus. Pauvre mère ! il ne te manquait plus que d'avoir un fils imbécille.

PERVONTE.

Imbécille ! eh bien, ma mère, ne bougez pas d'là et r'gardez de tous vos yeux. (*Il se dispose à enfourcher le fagot, quand les trois Fées, déguisées en vieilles indigentes, se présentent.*)

SCENE XI.

PERVONTE, BOBINA, Les trois Fées, déguisées.

LES TROIS FÉES, *à Pervonte.*

Air nouveau, *de Désaugiers.*

Ah ! si vous êtes humain,
Si vous êtes charitable,

Prénez pitié de la faim,
De la soif qui nous accable.
De l'eau, du pain
Seront pour nous un repas délectable.

BOBINA ET PERVONTE.

Pauvres femmes, entrez chez-nous.

LES FÉES, *à part.*

Bon!

BOBINA.

Nous ne sommes guère
Plus riches que vous;
Mais le peu qu'on a sur la terre
Semble doubler de prix,
Quand on en soulag' la misère.

LES FÉES, *à part.*

Que mon cœur est content!

BOBINA ET PERVONTE.

Comm'ell's ont l'air content!

LES FÉES.

Nous avons rencontré pourtant
L'humanité, la bienfaisance,
Sans espoir de récompense.

BOBINA et PERVONTE.

Entrez chez nous.

LES FÉES.

Non.

(*Elles changent à vue, et paraissent sous leurs habits de fées*

PERVONTE.

Qu'est-ce qui s'offre à ma vue?
Est-ce que j'ons la berlue?

LES FÉES.

Oui, c'est bien nous que ta main,
Ce matin,
A secourues.

DIAMANTINE.

Oui, tu vois les inconnues
Que ton bras a secourues.

BOBINA.

Je meurs de peur.

PERVONTE.

Ah! quel bonheur.

LES FÉES.

Point de frayeur!
Nous sommes venues.
Pour soulager le malheur.

PERVONTE.

Oui, ma mère, v'là les trois belles princesses dont j' vous parlions. Suis-je encore un imbécille?

DIAMANTINE.

Tu nous a ce matin sauvé la vie, quand nous étions sous les habits de l'opulence, tu viens de nous offrir l'hospitalité sous

ceux de la misère, tu as des droits sacrés à notre reconnaissance, elle te suivra partout.

BOBINA.

Ah! mes bonnes dames, c'est bien sans intérêt.

DIAMANTINE.

Nous le savons, et c'est ce qui vous assure notre protection. Nous sommes forcées de vous quitter, mais à quelque distance que nous soyons de vous, vous aurez toujours de nos nouvelles.

PERVONTE et BOBINA.

Air: *De vaudeville de la Famille moscovite.*

Ah! quelle ivresse,
Ah! quel plaisir,
D'nous bien servir
Ell' nous font la promesse.

LES FÉES.

Sachez qu'un service rendu
N'est jamais perdu.

BOBINA et PERVONTE.

J'voyons ben qu'un servic' rendu
N'est jamais perdu.

DIAMANTINE.

Bientôt, je pense,
Chacun recevra
La récompense
Qu'il méritera.
Du courage, (*bis*)
Nous reverrons ce village.

PERVONTE et BOBINA.

Bon voyage, (*bis*)
D'vous y r'voir
J'gardons l'espoir.
(*Les trois fées sortent.*)

PERVONTE et BOBINA.

Ah! quelle ivresse, etc.

PERVONTE, *au fagot.*

Allons, fagotin, trotte à l'écurie. (*Le fagot s'en va.*)

SCÈNE XII.

Le théâtre change et représente une salle du château.

LE SENECHAL, *furieux.*

C'est une horreur, une infamie, une scélératesse! c'est... une très-mauvaise plaisanterie, et qui ne tend à rien moins qu'à me perdre dans l'esprit de monseigneur, si de pareils bruits venaient à ses oreilles. Accuser une jeune princesse confiée à ma garde, d'avoir oublié à ce point les principes de

retenue, de décence, de sagesse, de morale que je lui ai donnés! non, elle ne les a pas oubliés, et il est impossible qu'elle ait fait une pareille bévue, vû que je ne l'ai jamais perdue de vue, excepté ce matin qu'un orage imprévu, les coups de fusil et les bêtes féroces nous ont séparés... Mais il y a de cela tout au plus une heure, et les deux enfans ont six ans, ainsi :

Air : *Des Fleurettes.*

Je défie à la ronde
Qu'en une heure de temps,
On puisse mettre au monde
Des enfans de six ans.
Même chez ma mère L'oye,
Jamais si vite on n'a crû,
Et ce mensonge est trop cru,
Pour que j'y croye.

Mais mon honneur, celui du Prince son père, tout m'ordonne de remonter à la source de ces bruits enfantés par.... Voilà ce que j'ignore et ce qu'il faut que je sache.

LES ENFANS, *dans la coulisse.*

Ah! les vilains méchans, c'est bon, je le dirai à maman.

LE SÉNÉCHAL

Mais les nouveaux nés viennent de ce côté. Tâchons de connaître leur origine.

LES ENFANS, *à la cantonnade.*

Ah! mon dieu, qu'ils sont donc bêtes dans cette maison.

SCENE XIII.

LE SENECHAL, Les Deux Enfans.

LE SÉNÉCHAL.

L'enfant dit vrai, s'il faut en croire un vieil adage, ainsi (*ôtant son chapeau.*) J'espère découvrir quelque chose.

1er. ENFANT, *apercevant le Sénéchal.*

Sauvons-nous, en voilà encore un qui va nous battre!

LE SÉNÉCHAL, *courant après eux.*

Venez, venez, mes petits amis; n'ayez pas peur, je ne suis pas si diable que je suis noir.

2e. ENFANT.

Dame! c'est que c'est à qui nous battra, nous chassera.

1er. ENFANT.

Et puis, ils nous donnent de si vilains noms, ils nous appelent bâ...

LE SÉNÉCHAL.

N'achevez pas, mes petits amis, j'ai été bercé avec cela. Venez tous deux vous mettre sur mes genoux et répondez-moi

1er. ENFANT.

A la bonne heure. Il est gentil celui-là.

LE SÉNÉCHAL, *les asseyant sur ses genoux.*

Il y a, en enfer, des chaudières d'huile bouillante, où l'on met les petits garçons qui mentent, et dans le ciel, des boîtes de bonbons, et de la gelée de pomme de Rouen, pour les enfans qui disent la vérité.

1er. ENFANT.

Oh ! moi, je ne ments jamais.

2e. ENFANT.

Ni moi non plus.

LE SÉNÉCHAL, *tirant sa tabatière.*

Nous allons voir cela. (*Il ouvre sa boîte et les enfans se frottent les mains de plaisir, Le Sénéchal prend une prise de tabac.*)

LES ENFANS.

Eh bien ! et les bonbons ?

LE SÉNÉCHAL, *leur montrant le ciel.*

Je vous ai dit où ils étaient. (*à part.*) Il est bon de leur tenir la dragée un peu haute.

Air : *Où s'en vont ces gais bergers.*

De quel pays êtes-vous ?

1er. ENFANT.

Je n'pouvons te le dire.

LE SÉNÉCHAL.

Qui vous a conduits chez nous ?

2e. ENFANT.

Je n'pouvons t'en instruire.

LE SÉNÉCHAL.

Quelle main vous éleva ?

1er. ENFANT.

J'n'en savons rien encore.

LE SÉNÉCHAL.

Mais enfin quel est votre papa ?

2e. ENFANT.

Ah ! v'là ce que j'ignore.

LE SÉNÉCHAL.

D'après les renseignemens qu'ils me donnent, je ne puis encore établir aucune conjecture. Poursuivons l'interrogatoire. Qui vous a dit que la jeune princesse était votre mère ?

LES ENFANS.

Personne, nous l'avons reconnue tout de suite.

LE SÉNÉCHAL.

A quoi ?

LES ENFANS.

A tout...

LE SÉNÉCHAL.

A tout, à tout. (*à part.*) Ils veulent cacher leur jeu; mais ne

perdons pas la carte et n'abandonnons pas la partie. (*haut.*) Puisque vous avez si bien reconnu votre mère, vous sentez-vous capables de reconnaître votre père, s'il se présentait à vous ?

LES ENFANS.

Tout de suite aussi.

LE SÉNÉCHAL.

Et sans l'avoir jamais vu ?

1er. ENFANT.

Mon dieu, oui.

LE SÉNÉCHAL, *oubliant qu'il a les enfans sur ses genoux, se lève et les jette par terre.*

Par exemple, je serais curieux de voir cela. (*aux enfans.*) Prenez garde de tomber.

LES ENFANS, *en s'enfuyant.*

Oh ! là, là, que c'est méchant, fi, le vilain ! je vais le dire à maman.

LE SÉNÉCHAL.

Je vois, je vois, c'est le cri du sang. (*Ne les voyant plus.*) Hé bien ! où sont-ils donc ? Mes petits amis, venez donc, je n'ai pas fini... Ils sont déjà bien loin.

SCENE XIV.

LE SENECHAL, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Je n'entends rien, je ne veux rien entendre.

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur... (*à part.*) Il est furieux, saurait-il ?... dissimulons.

LE PRINCE.

Je vous cherchais, M. le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur, c'est trop d'honneur. Avez-vous fait une bonne chasse ?

LE PRINCE.

Il s'agit bien de chasse.

LE SÉNÉCHAL.

Votre meute a-t-elle bien donné ?

LE PRINCE.

Ne cherchez pas à rompre les chiens.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Il sait tout.

LE PRINCE.

Je vous avais confié ma fille.

LE SÉNÉCHAL.

Eh bien?

LE PRINCE.

Vous m'aviez répondu d'elle.

LE SÉNÉCHAL.

Après ?

LE PRINCE.

Je me reposais sur votre parole.

LE SÉNÉCHAL.

Ensuite ?

LE PRINCE.

Qu'en avez-vous fait ?

LE SÉNÉCHAL.

Je n'en ai fait ni une, ni deux ; j'ai rempli mes engagemens et la manière dont elle est instuite, prouve...

LE PRINCE.

Que vous êtes un sot, ou un imposteur.

LE SÉNÉCHAL.

Plait-il ? Que signifient ces mots à double entente ?

LE PRINCE.

Ils signifient que cette princesse, si bien élevée par vos soins, si bien formée vos principes...

LE SÉNÉCHAL.

Eh bien ?

LE PRINCE.

Est mère.

LE SÉNÉCHAL.

Mère !

LE PRINCE.

Le dirai-je ?

LE SÉNÉCHAL.

Achevez.

LE PRINCE.

De deux jumeaux. (*d'un ton tragique.*) Qu'en dis-tu ?

LE SÉNÉCHAL, *de même.*

Je le savais.

LE PRINCE.

Tu le savais, et tu m'en faisais mytère. Ah ! si quelque chose encore pouvait ajouter à ma fureur, c'était que tu le susses et me le cachasses.

LE SÉNÉCHAL.

Et moi, seigneur, si quelque chose pouvait me surprendre, c'était que vous le crûssiez et me le reprochassiez.

LE PRINCE.

Eh ! j'ai vu...

LE SÉNÉCHAL.

Eh! j'ai vu aussi, et cela ne m'empêche pas de dire que cette maternité-là est un enfantillage.

LE PRINCE.

Vous direz tout ce que vous voudrez, je veux absolument connaître le père de ces enfans-là.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, seigneur, il me semble que dans tous les cas, ce serait plutôt à la princesse qu'à moi, qu'il faudrait vous adresser pour cela.

LE PRINCE.

Elle s'obstine à me dire qu'elle ne sait pas d'où ils viennent, mais je connaîtrai l'individu, et quel qu'il soit...

(*Rosafiera paraît.*)

Air : *Verse encore.*

Ah ! malheur, (4 *fois*)
Malheur au séducteur
De ma coupable fille.
Ah ! malheur,
Malheur au suborneur
Qui flétrit ma famille
Et lui ravit l'honneur :
Je vous le pourfends
D'un coup de cimeterre.

SCÈNE XV.

Les Précédens, ROSAFIERA.

ROSAFIERA.

Suite de l'air.

De ces deux enfans,
Papa, je me défens,
Calmez ce transport.

LE PRINCE.

Crains aussi ma colère.
(*à part.*) Pour un, passe encor,
Mais deux c'est par trop fort.
Ah ! malheur, etc.

ROSAFIERA.

Quel malheur !
Et quelle est votre erreur !
D'une pareille horreur
Accuser votre fille !
Quel malheur !
Et quelle est votre erreur !
Moi, qui de ma famille,
Fus toujours l'honneur.

LE SÉNÉCHAL.

Quel malheur, etc.

LE PRINCE.

Ma fille, une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous me nommer celui sur qui doit tomber mon courroux ?

ROSAFIERA.

Je ne l'ai ni vu ni connu.

LE PRINCE.

Vous osez dire...

ROSAFIERA.

Ni vu, ni connu.

LE SÉNÉCHAL, *à part.*

Ça s'embrouille.

LE PRINCE.

En ce cas, Sénéchal, puisqu'elle s'obstine à se taire, contre son usage, je vous charge du soin de découvrir le coupable, et si au déclin du jour, je n'ai pas de lumières...

LE SÉNÉCHAL.

Vous en aurez. Mais je pense à une chose: ces enfans ont dit que s'ils voyaient leur père, ils le reconnaitraient sur-le-champ.

LE PRINCE.

Comment ! ils vous ont dit ?..

LE SÉNÉCHAL.

Ça, seigneur. Vous savez que nous avons, aujourd'hui, en l'honneur de l'aniversaire de la naissance de votre illustre fille, une de ces fêtes publiques appelées cocagnes, où se trouvent tous vos sujets, grands, bourgeois...

LE PRINCE.

Et vilains.

LE SÉNÉCHAL.

Je serai à leur tête, et je les ferai passer en revue devant nos deux marmots qui ne manqueront pas de s'écrier, à l'aspect de l'un d'eux : v'là papa... v'là papa... à moins que véritablement ils ne soient venus au monde sans père ni mère, ce qui me paraît difficile.

ROSAFIERA.

Ah ! vous le prenez comme cela, eh bien !

Air : *Non, non, n'espérez pas.*

Non (*ter*), ne croyez pas, mon père,
Que je me laisse jamais faire
Un affront comme celui-là.
La fierté de mon caractère.
Jamais ne se démentira ;
Vos menaces, votre colère,
Rien, non rien ne m'y réduira ;
Je saurai prouver au vulgaire,
S'il le faut, à toute la terre,
Que je suis fille de mon père.

(*Elle sort furieuse.*)

SCENE XVI.

Les Précédens, excepté ROSAFIERA.

LE SÉNÉCHAL.

Elle soutient qu'elle est fille de son père.

LE PRINCE.

Elle ne sait ce qu'elle dit, ne l'écoutons pas et suivons notre projet.

Air : *Vaud. de mad. Scarron.*

Profitons (*bis*) de cette cocagne ;
D'un bal régalons ;
La cour, la ville et la campagne.
Profitons (*bis*) de cette cocagne,
Et là, nous saurons
Qui du bal paira les violons.

LE SÉNÉCHAL.

Voyons donc, quoiqu'il m'en coûte,
De quel père ils sont issus ;
Mais, s'il est absent, je doute
De mettre la main dessus.

LE PRINCE.

Le coupable aura beau faire,
Il ne pourra fuir son sort,
Et si je le déterre,
Je le garantis mort.

ENSEMBLE.

Profitons, etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

Le théâtre représente la partie de l'intérieur du parc, destinée aux fêtes publiques. Dans le fond est une rivière sur laquelle on voit des gondoles chargées de musiciens. On voit les apprêts d'une fête pnblique ; un mât de Cocagne, des jeux de toute espèce, des tonneaux de vin sur des chevalets, des buffets. Il y a un amphithéâtre pour le Prince, la Princesse et les nobles

CHOEUR, dans les gondoles.

Air : *Batelière jolie.*

Voguons à pleines voiles,
Que le feu des étoiles,
Sur ce paisible bord
Ce soir nous trouve encor.
Au loin déjà l'orage
A fui de ce rivage,
Et l'aile des zéphirs
Protège nos plaisirs.

CHOEUR.

Voguons, etc.

SCENE XVIII.

PERVONTE, BOBINA, Villageois et Villageoises.

CHOEUR, *accourant.*

Air : *de Contredanse.*
Quel bonheur !
J'allons rire et boire
A la gloire
De monseigneur.

BOBINA.

Tour-à-tour
Chantant le retonr
De l'heureux jour
Qui l'rendit père ;
Déployons dans c't anniversaire.
Un' joie égale à notre amour.
Quel bonheur, etc.

SCENE XIX.

Les Précédens, LE SENECHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Ah ! ça, écoutez-moi, vous autres, et apprenez qu'en qualité d'ordonnateur, j'ai reçu l'ordre d'ordonnrr que tout se passe dans le plus grand ordre, sans que, pourtant, la gaîté en souffre, car les intentions de monseigneur sont que tout le monde, petit ou grand, s'amuse. Or donc, je vous enjoins à tous, tant que vous êtes, d'être gais, sous peine de punition corporelle, et le premier qui ne s'amusera pas ira en prison pour quinze jours.

TOUS.

Ça suffit, M. le Sénéchal, on s'amusera.

LE SÉNÉCHAL.

J'ordonne encore qu'à la chûte du jour, pour donner plus d'éclat à cette solemnité, on fasse sonner tous les lampions, et allumer toutes les cloches.

Tout le monde éclate de rire. On entend la ritournelle du morceau suivant qui annonce l'arrivée du Prince et de sa fille, qui viennent avec toute la cour sur les gondoles qui débarquent au fond du théâtre, et vont se placer sur les estrades qui leur sont destinées. Pendant ce mouvement, le Sénéchal fait placer les villageois en ligne, sur un des côtés.

SCENE XX.

Les Précédens, LE PRINCE, ROSAFIERA, Seigneurs et Dames de la Cour.

CHOEUR, dans les gondoles.

Air : *Remplis ton verre vide.*

Célébrons notre princesse,
La belle Rosafiera,
Des attraits de la sagesse
Elle est le *nec plus ultra* ;
Qu'à ses pieds tout se prosterne,
Du hameau jusqu'à la cour,
Des états qu'elle gouverne
Elle est la gloire et l'amour :
Ah ! quelle est noble et belle !

LE SÉNÉCHAL.

Plus haut donc que cela.

LE CHOEUR.

Heureux le prince qui pourra
Soumettre ce cœur rebelle,
Heureux le prince qui sera
Le vainqueur de Rosafiera.

LE PRINCE.

Sénéchal ?..

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur, ainsi que jadis dans les plaines du Péloponèse, on vit tous les seigneurs de la cour d'Ithaque prétendre, dans un tournois, à la main de Pénélope, fille d'Alcibiade, de même. . .

LE PRINCE.

Je vous écouterai plus tard ; vous savez qu'aujourd'hui il n'est question de rien moins que de l'éloge de ma fille, ainsi au lieu de faire preuve d'érudition, allez chercher les deux...

LE SÉNÉCHAL, *sortant.*

N'achevez pas.

ROSAFIERA.

Si la noblesse de mon sang ne m'ordonnait pas d'en réprimer les mouvemens impétueux, je ne répondrais pas des suites d'une humiliation aussi scandaleuse.

LE PRINCE.

Ma fille, vous n'avez pas la parole. Sujets de mes états, apprenez que la célébration de l'anniversaire de la naissance de la princesse de Salerne n'est pas le principal objet de la fête que je donne Oui, chers et fidèles vassaux et vassales, l'instant n'est pas loin où je saurai quel est celui de vous qui doit être pendu.

TOUS.

Pendu

LE PRINCE.

Ou noyé. Il est heureux encore, d'après l'énormité du crime, d'en être quitté à si bon marché.

TOUS.

Quel crime ?

PERVONTE, *bas à sa mère.*

Adieu, ma mère, je m'en vas.

LE PRINCE.

Arrêtez cet homme et que personne ne sorte. Voici les deux accusateurs qui vont nommer le coupable.

SCÈNE XXI.

Les Précédens, LE SENECHAL, Les Enfans.

CHOEUR.

Air : *pauvre petit.*

Comme ils sont faits !
Et qu'ils sont laids !
Mais quel est donc leur père ?
Mais quelle est donc leur mère ?
Ils n'osent pas se faire voir,
Et c'est facile à concevoir :
En pareil cas, il faut savoir
Se cacher et se taire.

LA PRINCESSE, *à part.*

Ah ! je mourrai de désespoir,
De honte et de colère.

LE PRINCE.

Il est vrai qu'ils ne sont pas beaux, et tenant si peu de ma fille, ces petits monstres ne peuvent ressembler qu'à leur père. C'est par les seigneurs de ma cour qu'il faut commencer l'épreuve.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, monseigneur. (*Aux enfans.*) Mes petits amis, vous m'avez assuré tantôt, que si votre père se présentait, vous le reconnaîtriez tout de suite.

LES ENFANS.

C'est vrai, c'est vrai.

LE SÉNÉCHAL.

Vous entendez, monseigneur.

LE PRINCE.

En ce cas-là, faites leur passer tout le monde en revue, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent l'auteur de leurs jours.

PERVONTE.

Ils n'en finiront pas ; c'est-y du guignon.

Air : *On y va. (des filles à marier.)*

La cocagne était prête ;
J'allions boire et manger,
V'là qu'deux p'tits trouble-fête

Viennent tout déranger.
Conc'vez-vous rien, ma mère,
A tout c't embarras-là ?
Quand l'diable s'rait leur père.

LES ENFANS, *à pervonte.*

Le voilà !

TOUS.

Le voilà !

LE PRINCE.

Et quelle est votre mère ?

LES ENFANS, *montrant Rosafiera.*

La voilà ! la voilà !

TOUS.

La voilà ! la voilà.

LE SÉNÉCHAL.

Que vous avais-je dit, seigneur ? la voix du sang.

ROSAFIERA.

La voix du sang n'a pas le sens commun.

LE SÉNÉCHAL.

L'instinct de la nature.

LE PRINCE.

Allez au diable avec votre instinct... Et toi, fille indigne, le poison, le fer, la flamme, sont des supplices trop doux pour ton crime.

ROSAFIERA.

Quoi ! mon père !..

LE PRINCE.

Point de réplique. Que l'on saisisse la coupable avec ce malotru et ces deux petits misérables, qu'on les jette sur un esquif rasé et démâté, et qu'on les abandonne à la fureur des vagues.

PERVONTE.

Qu'est-ce qu'il dit, donc ?

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur dit vagues.

BOBINA, PERVONTE.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! c'est-il possible !

ROSAFIERA.

Quoi ! vous pouvez...

LE PRINCE.

Silence ! (*à ses gardes.*) Et vous, obéissez.

CHOEUR de Montano et Stéphanie.

Grâce, grâce pour elle,
Votre fille est toujours aussi sage que belle.
Grâce, grâce pour elle. (*bis*)

LE PRINCE.

Non, je n'écoute plus que ma juste fureur.

ROSAFIERA.

Avec un si bon cœur
Pouvez-vous prononcer une loi si cruelle?

LE CHOEUR.

Pouvez-vous prononcer une loi si cruelle?

LE PRINCE.

Non, non, non, non,
Point de pardon. (*bis*)

LE CHOEUR.

Epargnez (*bis*) votre fille.

LE PRINCE.

Non, non, non, non,
Je n'ai plus de fille.
Livrez aux flots cette indigne famille.

BOBINA.

Ah! quel malheur!

LE CHOEUR.

Grâce, grâce pour elle. (*bis*

LE PRINCE.

Non, je n'écoute plus que ma juste fureur.

LE CHOEUR.

Avec un si bon cœur
Pouvez-vous prononcer une loi si cruelle? (*bis*)

LE PRINCE.

Elle doit expier cette erreur criminelle.
Non plus de jeux,
Plus de fête en ces lieux:
Je suis trop malheureux,
Otez-vous de mes yeux.

LE CHOEUR.

Quoi! plus de jeux,
Plus de fête en ces lieux...

(*On entraîne Rosafiera, Pervonte et les deux enfans.*)

SCENE XXII.

Le théâtre change et représente la mer dans le fond, et un désert aride; un orage commence, le tems s'obscurcit, les éclairs sillonnent la nue, les vagues s'agitent de plus en plus.

L'esquif paraît, chargé de Rosafiera, Pervonte et des deux enfans endormis.

PERVONTE, *à Rosafiera qui jette des cris de frayeur.*

Eh ben! quand vous crierez, croyez-vous qu' ça f'ra changer le vent? Holà, ho, tout doux! dites donc, hé! voisins, est-ce qu'il n'y a personne ici? (*à Rosafiera.*) Entendez-vous quelque chose?

ROSAFIERA.

Rien.

PERVONTE.

Allons, allons, n'soupirez donc pas comm' ça, nous approchons d'la terre.

ROSAFIERA.

Puisse-t-elle m'engloutir à jamais!

PERVONTE.

Eh ben! à la bonne heure, v'là que vous commencez à vous égayer.

ROSAFIERA.

Quelle horrible situation est la mienne!

PERVONTE.

Je suis peut-être dans un lit d'plumes, moi, ah! jarni, v'là une pointe d'rocher, je la tenons; j' sommes sauvés, descendez vite.

ROSAFIERA.

Non.

PERVONTE.

Non?

ROSAFIFRA.

Non.

PERVONTE.

Ah! bah! c'est des bêtises.

ROSAFIERA.

Je veux mourir.

PERVONTE.

Vous mourrez aussi bien à terre, si ça vous fait plaisir.

ROSAFIERA.

Il a raison.

PERVONTE.

Attendez, que je saute le premier. (*Il saute à terre.*) A vot' tour, à c' heure, donnez-moi la main et haut le pied. (*Rosafiera saute à terre.*) Là! eh ben, est-ce que ce plancher-là n'est pas plus solide que l'autre? Allons, tenez, asseyez-vous là pendant que j'vais aller chercher nos deux marmots, que l'diable enlève (*à ces mots un diable descend et enlève les deux enfans.*) car c'est ben à eux que j'devons tout ce qui nous arrive. Mais quoiqu'ça, il faut être humain.

(*Il s'en va à l'esquif.*)

ROSAFIERA.

Mais quel est donc le mauvais génie qui me poursuit depuis ce matin?

PERVONTE, *ne trouvant plus les enfans.*

Eh ben!

ROSAFIERA.

Qu'as-tu donc?

PERVONTE.

En vl'à ben d'un autre ! ils n'y sont plus.

ROSAFIERA.

Qui ? les enfans ?

PERVONTE.

Les enfans. (*se frappant le front.*) Ah !

ROSAFIERA.

Qu'est-ce donc ?

PERVONTE.

C'est ça, que le diable enlève !

ROSAFIERA.

Comment ?

PERVONTE.

Surement, j'ai dit que l' diable enlève.

ROSAFIERA.

Oui.

PERVONTE.

Eh ! ben, ils sont partis comme ils étaient venus.

ROSAFIERA.

Comme ils étaient venus ?

PERVONTE.

Eh ! oui, donc, vl'à que je m' rappelle. Ce matin, quand votre seigneurie m'a dit tant de sottises, que vous m'avez traité d' magot, d' malotru, d' rebut d' la nature ; pour punir votre fiarté, j'vous ons souhaité deux enfans tournés comme moi, ils vous sont venus. V'là que j'viens d' souhaiter que le diable les enlève ; il les a enlevés. Par ainsi, v'là qu'est clair.

ROSAFIERA.

Je ne te comprends pas.

PERVONTE.

Comment ! vous ne comprenez pas que je n'ai qu'à souhaiter une chose pour l'avoir.

ROSAFIERA.

Et qui pourrait t'avoir fait un pareil don ?

PERVONTE.

Mais, mon dieu ! les trois bonnes petites Fées que j'ons rencontrées ce matin dans la forêt, qui, pour m' récompenser de leur avoir sauvé la vie, m'ont donné ce cheval de bois qui a tant fait rire tout l' village.

ROSAFIERA.

Comment ! c'était ? . .

PERVONTE.

Eh ! oui, donc. Ma cavalcade sur mon fagot ne v'nait que d'là. Et puis les trois petites vieilles, et puis, et puis, bah ! est-ce j' sais.

ROSAFIERA.

Quoi ! ces trois vieilles qui demandaient l'hospitalité, étaient. . . .

PERVONTE.

Les trois Fées dont j'vous parlons, et v'là c' que c'est de rendre service quand on l' peut.

ROSAFIERA.

Et moi qui leur ai refusé... Malheureuse ! quelle leçon ! et par qui m'est-elle donnée ?

PERVONTE, *à part.*

Attrape.

ROSAFIERA.

Mais puisque tu possèdes encore le don que l'on t'a fait de voir tous tes souhaits se réaliser ; que n'en profites-tu ?

PERVONTE.

Dame ! que voulez-vous que j' désire ? Moi, je n' suis pas si difficile, j' vis de rien. . . c' n'est pas l'embarras, y a assez long-tems que j' n'avons mangé... si je souhaitions une bonne soupe aux choux et un plat d' pommes de terre ou d'harricots, à vot' choix !

ROSAFIERA.

Insensé ! ne vois tu pas que nous ne pouvons exister long-tems dans ce désert sauvage, au milieu de ces rochers arides, et que le vœu le plus utile que nous puissions faire est d'en sortir.

PERVONTE.

C'est vrai que j' n'avons pas toutes nos aises !

ROSAFIERA.

Eh ! bien mon ami, mon cher Pervonte.

PERVONTE.

Mon ami ! mon cher Pervonte ! vl'à du nouveau, par exemple : comme le malheur vous apprivoise !

ROSAFIERA.

Eh ! bien, oui, j'ai eu des torts ; oublie-les, et souhaite que ce misérable esquif. . .

PERVONTE.

Un moment : je souhait'rons tout c'que vous voudrez ; mais c'est à une condition.

ROSAFIERA.

Parle.

PERVONTE.

C'est que vous m' laisserez prendre avant. . .

ROSAFIERA.

Quoi ?

PERVONTE.

Un bon baiser, mais j' dis là ben franc.

ROSAFIÈRA.

Insolent !

PERVONTE.

V'là qu' ça vous r'prend ! Eh ben, à vot' aise, restons comme nous sommes.

ROSAFIERA, *hésitant.*

A quoi suis-je réduite ?

PERVONTE.

Bah ! bah ! on n'en meurt pas. . . eh, ben ?

ROSAFIERA.

Eh ! bien ?

PERVONTE, *l'embrasse et Rosafiera essuie la place.*

Ma fine, le vl'à pris et maintenant j'allons vous tenir parole. Voyons, qu'est-ce que vous souhaitez que je souhaite ?

ROSAFIERA.

Air : *du vaisseau amiral, eh ! vogue.*

Souhaite que ce vil bateau
Se change en brillante gondole,
Qui nous transporte en un château,
Tel qu'il n'en soit pas de plus beau.

PERVONTE, *à part.*

Ma fine, faut qu'alle soit folle,
Croire qu'on va m'bâiller tout çà,
Mais puisque j'ons donné ma parole,
Faut ben vouloir tout c'qu'elle voudra.
J'souhaitons, mesdames les sorcières,
Qu'vous exauciez tout' les prières
Qu'madame a faites dans l'instant.

LES FÉES, *sans être vues.*

Ami, tu vas être content. (*bis*)

L'esquif se change en une gondole des plus riches, ornée de banderoles, de voiles roses et bleues, de mâts dorés et de guirlandes de fleurs. Pendant les quatre vers suivans, Pervonte s'embarque avec Rosafiera.

PERVONTE.

Ah ! jarnigoi, la bonne aubaine !
A c'que j'voyons j' croyons à peine,
Ma fin' j'n'en attendions pas tant :
J'sommes servis à souhait, j'espère.

ROSAFIERA.

Je le vois, et j'y crois à peine,
Volons où le destin nous mène,
C'est là que le bonheur m'attend :
Ah ! sois mon ange tutélaire.

PERVONTE, *sur la gondole qui les emmène.*

Eh ! vogue, vogue, (*bis*)
Eh ! vogue, vogue la galère. (*ter*)

(*Ils disparaissent au son d'une musique aérienne.*)

SCENE XIV.

Le théâtre change et représente un palais magnifique.

PERVONTE, ROSAFIERA.

RECITATIF.

ROSAFIERA.

Que j'aime de ces lieux la superbe élégance!

PERVONTE.

Tout çà s'rait bel et bon, si je n'mourions pas de

ROSAFIERA.

L'art partout s'y déploie avec magnificence

PERVONTE.

J'aimerions mieux y voir bonne chère et bon vin.

(*Au souhait de Pervonte, une table somptueusement servie, s'élève au milieu de la salle.*)

ROSAFIERA.

Que vois-je ?

PERVONTE.

Encore un plat de leur métier !

Air : *Ah ! maman que je l'échappai belle.*

Queu beau r'pas, mesdames les sorcières !
Comm' c'est ben garni !
Vous et', jarni,
D' bonn' cuisinières.
Queu beau r'pas ! mesdames les sorcières
Ont ben mérité
Que nous buvions à leur santé.

ROSAFIERA.

Je ne sais où j'en suis.

PERVONTE, *s'asseyant à table.*

Eh! ben, est-ce que le cœur ne vous en dit pas ? venez donc.

ROSAFIERA.

Je te remercie, tout ce que je vois m'énivre au point...

PERVONTE.

Eh ! ben qu' chacun s'énivre à sa manière. Oh! les bonnes choses ! les bonnes choses ! je n'en voulons perdre ni une miette, ni une goutte.

ROSAFIERA.

C'est pourtant à l'homme que je dédaigne, à qui je refusais l'honneur d'un regard, que je dois le nouveau jour qui m'éclaire et la brillante perspective qui s'offre à mes yeux.

PERVONTE.

Si vous ne vous dépêchez pas, il n'y aura bentôt plus rien d'abord.

ROSAFIERA.

Air : *Suzon sortait de son village.*

A ce spectacle qui m'enchante,
Mon œil n'était point préparé.

PERVONTE.

Plus j'mangeons, plus ma faim augmente,
Plus j'buvons, plus j'somme' altéré.

ROSAFIERA.

Quelle élégance !

PERVONTE.

Quelle bombance !

ROSAFIERA.

Et quel éclat !

PERVONTE.

Ah ! quel plat
Délicat !

ROSAFIERA.

Que de merveille !

PERVONTE.

Que de bouteilles !

ROSAFIERA.

Tout est divin.

PERVONTE.

V'là plus de vingt
Sortes de vins.

ROSAFIERA.

Je ne puis m'exprimer qu'à peine,
Tant j'ai l'esprit et le cœur pleins.

PERVONTE.

J'en étouff'rons, v'là tout c'que j'crains,
Tant j'ai la bouche pleine.

ROSAFIERA.

Une seule chose trouble mon bonheur dans ce palais, c'est la crainte d'y passer ma vie avec un homme d'une naissance, d'une éducation et d'une tournure pareilles.

PERVONTE, *après avoir bu.*

Ma fine, je commence à croire que je n' serons pas mal ici. Dites donc, savez-vous que le château de vot' père, auprès du mien, n'est qu'une bicoque.

ROSAFIERA.

Oui, mais tu conviendras que cette mise grossière s'accorde bien mal avec tant de magnificence.

PERVONTE.

Bah! vous croyez...

ROSAFIERA.

T'es-tu jamais vu dans un miroir?

PERVONTE.

Ma fine, non.

ROSAFIERA.

Eh bien, tiens, regarde-toi, je t'en prie, et dis-moi, en conscience, si tu perdrais quelque chose à être changé de la tête aux pieds?

PERVONTE.

Changé, moi, et pourquoi, s'il vous plaît? pour devenir beau, peut-être, j'ons pourtant toujours été assez content de ma petite personne.

ROSAFIERA.

Ce que je t'en dis est plus pour toi, que pour moi.

PERVONTE.

Oh! un peu de gloriole aussi, parce qu'on est bien aise de ne pas avoir l'air d'être la femme...

ROSAFIERA.

Sa femme!

PERVONTE.

Enfin, tenez, puisque ça vous fait tant de plaisir, je l'-voulons ben encore, et je d'mandons de d'venir du haut en bas comme vous l'désirez. Un moment, mesdames les Fées, un moment, je voulons m'voir changer, çà doit être drôle. (*Il va*

se placer devant une glace à la Psyché, qui est au fond du théâtre.) Là, allez. (*Sa souguenille tombe et fait place à un costume de prince.*) Ah ! que me v'là beau ! c'n'est pas moi, c'n'est pas moi. C'tapendant quand je m'pince, ça me fait mal, et quand je m'chatouille, ça m'fait rire.

SCENE XXIV.

Les Précédens, LES FÉES.

DIAMANTINE.

Es-tu content, Pervonte ?

PERVONTE.

Ah ! c'est vous, mes bons anges, ah! jarni, si je n'étions pas content, je scrions ben difficile.

ROSALINDE.

Tu vois que malgré ton incrédulité, nous t'avons tenu parole.

PERVONTE, *à Rosafiera.*

Dites donc, v'là les trois sorcières qui ont fait tant d' choses pour nous.

SILPHIDE.

Tu ne nous reconnais pas, Rosafiera ?

ROSAFIERA.

Je vous ai vue ce matin sous des traits si différens.

DIAMANTINE.

Tu t'en souviens donc ?

ROSAFIERA.

Oui, et grâce à votre leçon, je ne l'oublirai de ma vie.

ROSALINDE.

Tu nous a refusé un coin dans ton château, et ce pauvre diable nous a offert sa cabane toute entière.

ROSAFIERA.

Ne me rappelez pas des torts que vous m'avez fait expier d'une manière...

DIAMANTINE.

Moins cruelle que ta conduite.

PERVONTE, *aux Fées.*

V'là qu'elle pleure. . . Ne la chagrinez pas davantage, elle a été assez punie.

ROSALINDE.

Ton bon cœur ne se dément pas.

ROSAFIERA.

Je vous promets que vous n'aurez plus à vous plaindre du mien.

DIAMANTINE.

Embrasse-moi donc ; et pour te prouver le plaisir que me fait ta promesse, je te permets, ainsi qu'à Pervonte, de former encore un vœu, mais songe bien que ce sera le dernier, et ne vous préparez pas de regrets.

PERVONTE et ROSAFIERA.

Air : *De votre or que pourrai-je faire ?*

Je n'ons plus qu'un souhait à faire :
Ah ! c'est le plus doux pour mon cœur !
Rendez-moi (*bis*) ma mère, mon père,
Et je vous devrai le bonheur.

La toile du fond se lève, et on voit le prince sur un trône, entouré d'une cour brillante. Bobina, qui est aux pieds du trône à la vue de son fils, va se jetter dans ses bras.

SCÈNE XXV.

LE PRINCE, ROSAFIERA, PERVONTE, LES TROIS FEES, BOBINA, Seigneurs et Dames de la Cour.

CHOEUR.

Air : *Du chœur final du Bouffe et le Tailleur.*

Pour toi plus de naufrages,
Viens oublier tes maux :
C'est souvent par l'orage
Qn'on arrive au repos.

SCENE XXVI.

Les Précédens, LE SENECHAL.

LE SÉNÉCHAL.

Ouf ! me voilà enfin !

LE PRINCE.

Et d'où venez-vous donc ?

LE SÉNÉCHAL.

Je viens du diable, qui emporte la route, le palais et tous ceux qui y sont.

ROSALINDE.

Par exemple, voilà un souhait que nous n'accomplirons pas.

LE PRINCE.

La route est pourtant superbe.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, superbe ! des torrens, des fossés, des casse-cous, des...

LE PRINCE.

Moi, je n'ai vu que des roses.

LE SÉNÉCHAL.

Et moi que des épines, car en voilà la preuve.

(*Il montre ses manchettes et son manteau déchirés.*)

DIAMANTINE.

Vous avez refusé ce matin de nous guider, et nous vous avons égaré ce soir.

SILPHIDE.

Vous voyez que nous ne sommes pas ingrates.

LE SÉNÉCHAL

Bah ! mais, en effet, c'est vous qui tantôt, dans la forêt...

ROSALINDE.

Et voilà comme nous avons récompensé un pauvre bucheron qui nous a conservé la vie. Tout ce que vous voyez ici lui appartient.

LE SÉNÉCHAL.

Par exemple ! en voilà une bonne. Qu'est devenu le père de ces deux ?..

DIAMANTINE, *montrant Pervonte.*

Le voilà. C'est l'époux de Rosafiera.

LE SÉNÉCHAL.

Diable ! ça change de face.

PERVONTE.

Et pour avoir tout ça, je n'ai eu qu'à souhaiter.

LE SÉNÉCHAL.

Voilà une fortune magnifique et pas chère.

ROSALINDE.

Je suis sûre que M. le Sénéchal va devenir l'homme du monde le plus obligeant.

LE SÉNÉCHAL.

Diable m'emporte, si j'y conçois rien !

DIAMANTINE.

Pervonte, tu as formé ton dernier vœu et nous allons te faire notre dernier don.

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

C'est peu pour toi d'être monté
Au plus haut dégré de puissance ,
Si toujours ta simplicité
Contraste avec ton opulence :
De l'esprit reçois la faveur.

PERVONTE, *étonné de ce qu'il éprouve.*

Quelle métamorphose étrange !

ROSAFIERA.

Mais ne touchez pas à son cœur,
Car il pourrait bien perdre au change.

TOUS.

N on , n touche , etc.

PERVONTE, *a Rosafiera.*

Ma bonne amie , nous n'avons plus de vœux à former, sachons maintenant mériter notre bonheur en faisant des heureux. (*à Bobina.*) Quant à vous, ma mère, vous ne nous quitterez plus, quoique riche et puissant, je ne cesserai pas, comme tant d'autres , d'être de la connaissance de mes parens.

BOBINA.

V'là que mon fils parle comme un livre.

LE SÉNÉCHAL.

C'est avoir de l'esprit à bon marché. Pouvez - vous m'en céder au même prix ?

PERVONTE.

Je vous en souhaite.

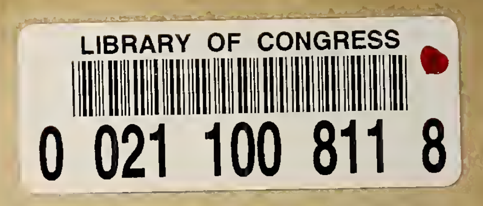
VAUDEVILLE.

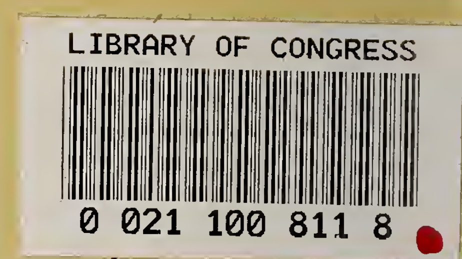
CHOEUR.

Air : *Entends-tu la trompette ?*

Célébrons le nom de Pervonte ,
A la gloire (*ter*) en ce jour il monte.
Pour lui quel triomphe flatteur!
Mes amis, chantons tous en chœur :
Pas de bonheur ,
Pas d'honneur,
Que ne mérite un bon cœur.

FIN.


LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 811 8


LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 811 8